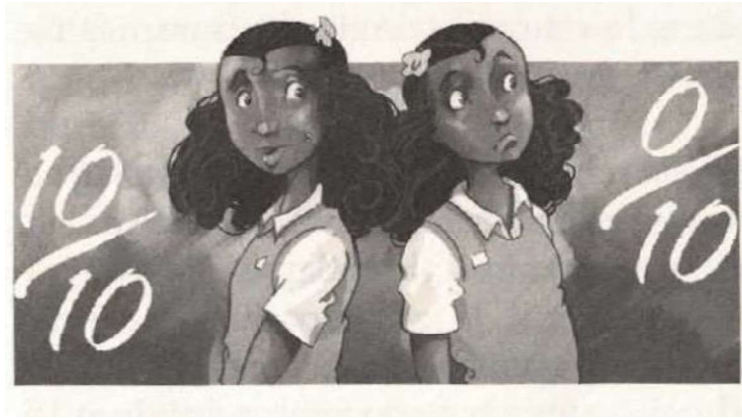


Chapitre 3



La fin de l'année scolaire a été un désastre et ma sixième s'est achevée par un bulletin catastrophique. Malgré les médicaments que me donnait le médecin, des cauchemars terribles perturbaient mon sommeil. Je me réveillais en sueur, terrorisé. Je maigrissais à vue d'œil. J'avais perdu l'appétit et ni la douce attention de maman, ni les vitamines du docteur ne parvenaient à enrayer la situation. Mes parents pensaient que les grandes vacances me permettraient de remonter la pente. Ils se trompaient. Juillet et août ont été épouvantables. Chaque nuit, l'image terrible du

brodequin militaire shootant dans la tête pantelante du pompier me poursuivait...

Ma rentrée en classe de cinquième a été le départ d'une nouvelle débâcle. Au bout de quinze jours, j'ai senti que j'étais littéralement largué. Je ne comprenais rien à rien et, même quand je faisais un effort considérable pour me concentrer pendant les cours, mon attention était à ce point perturbée que je décrochais au bout de quelques minutes. Le pire, c'était en français.

« Encore une semaine et tu vas te retrouver sous le bureau ! » ironisait madame Ruiz en me rendant le contrôle hebdomadaire.

Madame Ruiz est peut-être une bonne prof ... pour les six meilleurs de la classe. Pour les autres ... Elle a des méthodes qui lui sont très personnelles. JE n'ai jamais vu d'autres profs les employer. Nous faisons un contrôle chaque semaine et les notes déterminent notre place dans la classe. Le premier est placé tout au fond, se second à côté et ainsi de suite, si bien que, plus la note baisse, plus on se rapproche du bureau.

« Je peux mieux voir ce qu'ils font et les aider dès qu'ils en ont besoin », explique-t-elle aux parents lors de la réunion de rentrée.

Il faut croire que c'est pour leur bien qu'elle mène une vie d'enfer aux élèves les plus faibles. Du début à la fin du cours, elle ne manque pas une occasion d'envoyer des remarques désagréables qui font rigoler ceux du fond de la classe. Moi, bien sûr, une semaine après la rentrée, j'étais déjà assis au premier rang, à côté de Salomé.

Iyata et Salomé sont jumelles. Je crois qu'elles sont guadeloupéennes. Leurs parents ne veulent pas qu'elles soient séparées, alors elles sont dans la même classe. Iyata est une intello. Elle a toujours les meilleures notes. C'est dire si elle est assise au fond, loin de nous. Salomé, c'est tout le contraire, elle a des difficultés dans toutes les matières et, même en passant des heures à apprendre une leçon, elle ne retient pas.

Dès le premier cours, Madame Ruiz l'a repérée.

« Dis-moi, toi, il va falloir te secouer. Prends modèle sur ta sœur. Elle travaille, elle ! »

Salomé a baissé la tête. Depuis, à chaque cours, elle encaisse sans broncher l'ironie mordante de madame Ruiz.

« Je m'adresse à toute la classe, a-t-elle déclaré un jour. Salomé est-elle aussi bête dans tous les cours ? »

« Encore une mauvaise note. Tu es une nullité. »

« Chez les jumeaux, il y a toujours un lièvre et une tortue. »

« Et un zéro de plus pour Salomé ! Ta collection s'agrandit ! »

Madame Ruiz ne commence jamais une leçon nouvelle tant que tous les élèves n'ont pas compris la précédente. C'est donc à cause de Salomé, de moi et de quelques autres que la classe subit régulièrement cinq ou six fois le même cours. Sous prétexte de nous aider à progresser, nous, les plus faibles, elle nous colle des exercices supplémentaires qui nous prennent des heures le soir.

Un jour où Salomé s'excusait parce qu'elle n'avait pas pu finir le sien, elle lui a lancé :

« Bête et paresseuse ! Ton cas est désespéré. »

Quand la sonnerie a retenti, il lui restait tant de choses à copier qu'elle n'y arrivait plus. Je l'ai aidée à mettre son cahier de textes à jour. Elle a alors tourné vers moi son beau visage de métisse. Elle m'a souri, ses lèvres ont tremblé et deux larmes ont glissé silencieusement sur la peau mate de ses joues.

Le temps passait. Il n'était plus question des événements du mois d'avril, ni dans le quartier, ni dans la presse.

« Surtout, mon chéri, pas un mot », me rappelait parfois ma mère.

Pendant des mois, je n'ai effectivement rien dit à personne, beaucoup plus parce que je n'avais pas envie d'en parler que pour respecter la consigne maternelle. D'ailleurs, je n'ai compris le sens de ces paroles que le 14 mars de l'année suivante.

Ce jour-là, le journal a annoncé que le procès de l'agresseur du pompier aurait lieu

début mai. L'article rappelait les circonstances de l'agression. Le pompier avait survécu. Il était resté six semaines dans le coma, puis il avait repris très progressivement conscience. Aujourd'hui, il était toujours hospitalisé. Les opérations, les soins intensifs et les nombreuses séances de rééducation lui avaient permis de récupérer un peu. Mais les médecins étaient formels : le cervelet étant atteint, il resterait à jamais un grand handicapé, incapable de marcher sans aide, incapable de parler normalement. Plusieurs photos le montraient dans ses gestes quotidiens. Une photo m'avait frappé : on le voyait en train de se raser maladroitement et la légende indiquait qu'il lui fallait désormais près d'une demi-heure pour accomplir ce simple geste de la vie courante.

En bas de l'article, il y avait encore deux photos, celle du présumé coupable et la mienne. Enfin, j'étais peut-être le seul à pouvoir me reconnaître. La photo était toute petite et un bandeau noir masquait mes yeux. En dessous, on pouvait lire : *Si l'agresseur est condamné, ce sera*

grâce au témoignage courageux d'un jeune collégien.

Mes parents étaient furieux. Je l'ai bien senti, même si devant moi ils faisaient des efforts pour garder leur calme. Ils ont discuté à mi-voix dans la cuisine. D'après ce que j'ai pu entendre, le journal n'avait pas le droit de publier ma photo, même trafiquée. Ils allaient protester auprès du rédacteur en chef et porter plainte.

Là-dessus, je suis parti pour le collège. Ma mère m'a jeté un regard inquiet. Je n'allais pas tarder à comprendre pourquoi.

Dès que je suis rentré dans la cour, des dizaines de paires d'yeux se sont tournées vers moi. J'ai immédiatement pensé : « Ça y est, ils sont au courant, ils m'ont reconnu ». Malgré tout, j'ai pris l'air détaché pour rejoindre Salomé et notre petit groupe de copains.

« Salut.

— Bonjour ... » m'ont répondu Salomé et Paul.

Je voulais leur dire que j'avais eu du mal à terminer le devoir de madame Ruiz, mais le silence, puis les murmures autour de moi m'ont

vite mis mal à l'aise. Quelqu'un m'a montré du doigt. J'ai fait comme si je n'avais rien vu et j'ai continué :

« Mon père m'a donné un coup de main, sinon je n'y serais pas arrivé. Et toi, Salomé ? ai-je demandé, histoire de meubler notre silence.

— C'est ma sœur Iyata qui m'a aidée. Elle m'a tout bien expliqué et, pour une fois, je crois que j'ai compris. »

Soudain, une voix forte a lancé :

« Vous ne trouvez pas que ça sent bizarre, par ici ?

— Ouais, a enchaîné une autre voix goguenarde, on dirait une odeur de keuf !

— T'es louf, a rectifié un quatrième qui portait une casquette dont la visière lui couvrait la nuque. C'est plutôt le parfum du héros !

— Un héros comme on en voit dans les journaux ?

— Ouais, un héros qui va faire un témoignage courageux au tribunal.

— T'appelles ça un héros ?

— Excuse, j’me suis trompé. Je voulais dire une balance. »

Le mot était lâché. Il a rebondi de bouche en bouche. Des ricanements ont fusé. J’étais désespéré, cloué sur place, incapable de répliquer.

« Les écoute pas, m’a soufflé Salomé. C’est la racaille. »

La sonnerie a retenti. Elle m’a saisi le bras et m’a entraîné vers la salle de cours.

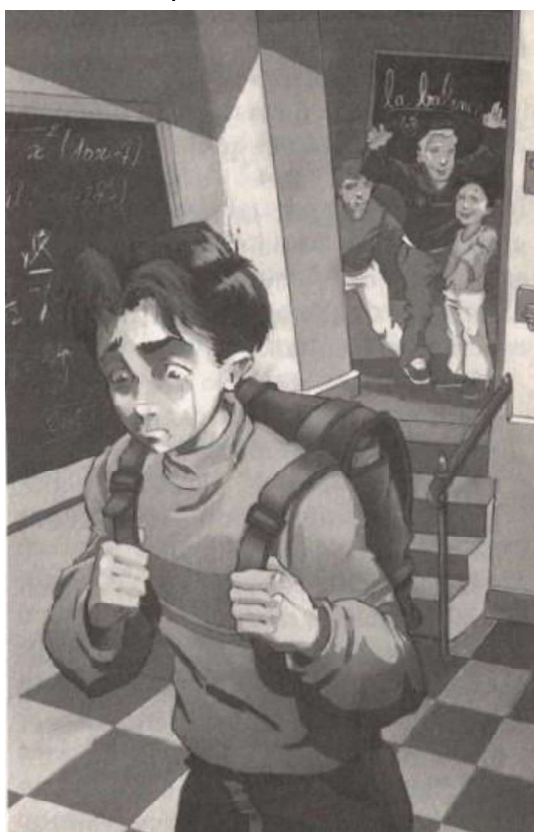
À l’interclasse, ça a recommencé. C’était toujours les mêmes qui me cherchaient. Ils n’étaient pas très nombreux, mais ils savaient entraîner les autres. Les ricanements se sont transformés en railleries.

« Hé, regardez ! C’est Vincent la Balance !

— Vincent -cent-grammes ; cent grammes de balances ! »

Puis la racaille, comme disait Salomé, a augmenté la pression. On est passé des vexations aux bousculades, des injures aux petits coups sournois. Dès midi, je ne pouvais plus marcher dans un couloir ou monter un escalier sans que le

mot « balance » ne soit lâché au milieu des rires et des mauvaises plaisanteries.



Au moment de la sortie de midi, un sixièmes qui se trouvait juste à côté de moi a fait mine d'être pris de panique et a crié :
« Au secours ! Au secours ! La balance va me dénoncer aux keufs ! »

Je l'ai saisi par le bras et je l'ai tiré de telle sorte qu'il a décrit un demi-tour et s'est retrouvé face à moi.

« Répète un peu ce que tu viens de dire !

— Ben quoi, s'est-il rebiffé, c'est bien à cause de toi qu'il a été expédié en prison ! »

J'ai voulu me justifier :

« C'est lui qui a massacré le pompier, pas moi. C'est pour ça qu'il ...

— Balance ! Balance ! » a hurlé le petit.

Sa voix couvrait la mienne. J'avais vraiment envie de lui envoyer des gifles et je crois que je l'aurais fait si un plus grand ne m'avait brutalement repoussé en arrière en m'insultant :
« Laisse-le, espèce de pourri ! »

D'autres m'ont attaqué par derrière :

« Vendu ! Keuf de merde !

— Balance ! Balance ! » hurlait le petit.

Ils ont empoigné mon sac et m'ont tirillé pour me déséquilibrer.

« Lâchez-moi, j'ai rien fait, j'ai rien fait... » répétais-je sans cesse.

Le pion qui surveillait la sortie a remarqué l'altercation. Il s'est précipité vers nous. Le grand m'a repoussé en arrière et a couru vers la sortie en m'adressant un doigt d'honneur.

Brouhaha, cris, ricanements accompagnaient son geste. Le pion m'a saisi le bras et m'a évité la chute, mais mon sac est tombé sur le sol. On a shooté dans mes affaires. « Cherche pas à les exciter, m'a dit le pion. C'est des furieux. »

Je me suis dégagé, me suis baissé et j'ai ramassé mon sac sans lui répondre. Quand je l'ai retourné pour saisir les bretelles, j'ai serré les dents : on avait eu le temps d'écrire le mot « balance » au marqueur noir sur le rabat.

Je devais faire une drôle de tête quand je suis rentré à la maison. Maman a compris tout de suite qu'il s'était passé quelque chose de grave. Elle m'a serré contre elle. J'avais envie de la repousser, mais il y avait tant de douceur dans mon geste que j'ai éclaté en sanglots et que je lui ai tout raconté :

« Balance ! Balance ! qu'ils crient tous. Moi, j'ai rien fait. S'il est en prison, c'est parce qu'il a massacré le pompier. Pourquoi ceux du collège prennent-ils sa défense ? Pourquoi me rendent-ils responsable de son emprisonnement ? Pour eux, c'est moi le coupable et lui la victime. Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? J'aurais dû me taire ? »

Maman m'a répondu. Elle me caressait les cheveux. Je pleurais en répétant toujours les mêmes interrogations. Elle m'a laissé le temps de raconter la matinée en détail et a ajouté simplement :

« Tu as dit la vérité et tu as bien fait. Calme-toi. Avec ton père, on va essayer de trouver une solution. »

Elle l'a appelé à son bureau mas, le temps qu'il arrive, je m'étais ressaisi. Il a voulu tout de suite prendre rendez-vous avec le principal du collège. Je me suis insurgé.

« Surtout, ne t'en mêle pas, papa. Je vais m'en sortir. Je suis assez grand pour me débrouiller tout seul.

— Tu es sûr ? »

L'après-midi, je ne suis pas allé au collège.

Je crois que papa est allé voir le principal, mais il ne me l'a pas dit.

Vers cinq heures, Salomé m'a rapporté mes leçons et la liste des devoirs à faire.

« Le journal a raison, m'a-t-elle confié. Il faut être drôlement courageux pour témoigner. Moi, je suis fière de toi. »

Salomé savait ce que c'était que les moqueries et les vexations. Elle les subissait à longueur de journée, de la part des professeurs, de la part des élèves que les sarcasmes de madame Ruiz encourageaient. Et Salomé me disait qu'elle était fière que j'aie dit la vérité. Un vrai réconfort.